

Freddie's legacy

By Sean O'Hagan

Tout comme Madonna ou Elton John, ou même Maria Callas, Freddie Mercury finit par devenir, par l'importance et l'omniprésence de sa célébrité, l'une de ces stars dont la célébrité finit par transcender l'oeuvre. C'est-à-dire qu'il est entré dans le panthéon populaire, celui d'une vedette qui n'était plus principalement célèbre pour ce qu'elle faisait (écrire, enregistrer et interpréter des chansons), mais simplement pour ce qu'elle était : Freddie Mercury, la mégastar. Bien sûr, cela a toujours été, dans une certaine mesure, la nature même de la célébrité : vous finissez par devenir célèbre simplement pour votre célébrité.

Nous vivons de nos jours à une époque où la célébrité a colonisé la conscience publique comme jamais auparavant, où les faits et gestes des gens célèbres et, de plus en plus, semi-célebres, relayés en détail par une presse vorace, pénètrent notre imagination de façon parfois presque malsaine. Le défilé incessant de fausses stars de deuxième et troisième catégories, dont le regard mort est imprimé ad infinitum dans les pages des journaux à scandale et des revues de mode, reflète notre propre intérêt blasé et a dénaturé la valeur, la devise de la célébrité. Nous sommes aujourd'hui devenu pratiquement hermétiques à l'attrait de la vraie star. Pratiquement. Pour moi, Freddie Mercury était une vraie star.

Il nous arrivait de ne pas nous en apercevoir, particulièrement nous, les critiques, qui recherchons de plus en plus une signification profonde là où il n'y en a pas, mais l'évidence a toujours été là. Freddie Mercury avait des qualités de star, du charisme, de la présence (appelez-le ce que vous voudrez) à revendre. Pour commencer, il avait une compréhension intuitive du contrat qu'il avait passé avec son public adorateur, une compréhension qui rappelait, dans son application, l'Hollywood d'antan. Par exemple, il était, sur scène comme dans la vie, plus Liza Minnelli que Mick Jagger. Il était showbiz et il était rock and roll, mais au bout du compte, il était beaucoup plus showbiz que rock and roll. (Je parle ici du showbiz de la vieille école : Garland, Astaire, Valentino, à qui s'est comparé un jour Freddie moitié sérieusement : "Je suis un vrai romantique, comme Rudolph Valentino".)

Il a fait preuve d'un professionnalisme de la vieille école et, dès le départ, d'une compréhension précoce des exigences du rock and roll : "De nos jours, la musique et le talent ne sont pas suffisants... Il faut être capable de davantage que d'écrire une bonne chanson. Il faut savoir la présenter et la conditionner... Il faut apprendre à se pousser et à maîtriser le côté commercial dès le départ... Il faut savoir l'utiliser et l'exploiter... Il faut la vendre au public... Cela s'appelle la vente agressive."

S'il avait vécu pendant le premier âge d'or d'Hollywood, à l'époque des balbutiements du rock and roll ou dans les années soixante psychédélics, on a l'impression que Freddie Mercury se serait appliqué à la tâche avec ambition, humour et élégance, qu'il serait devenu une star. Il était simplement comme ça : il pensait, il agissait, il vivait GRAND. Il savait aussi comment conserver le sens du mystère et le sens de la vie privée. Il savait ce qu'il fallait donner aux fans et ce qu'il fallait garder pour lui et son cercle d'amis. C'était un fêtard invétéré et une personne généreuse, qui comblait constamment ses vrais amis de cadeaux bien choisis et souvent extravagants. Il mordait dans la vie à pleines dents, à la manière d'une vraie diva.

Avec du recul, il est donc possible de situer Freddie Mercury dans une lignée, une tradition qui est encore plus éloignée de la pop et du rock and roll que nous puissions le penser. Son penchant pour l'opérette, manifesté dans *Bohemian Rhapsody*, bien entendu, et dans une douzaine d'autres chansons qui, bien que pas aussi outrées, trahissent une certaine frustration vis à vis des restrictions du simple rock and roll, est un indice des multiples forces qui l'ont façonné. De même, son amour pour le vrai opéra et le vrai ballet à la fin de sa vie, qui trahissent un esprit fasciné par l'esthétique et l'exotique, par des expressions artistiques plus anciennes, plus colorées et, de façon peut-être révélatrice, plus exigeantes que la performance rock.

On peut également, sans aller chercher trop loin, détecter des traces de music hall et de variété de la vieille école dans certaines paroles de Freddie Mercury, dans la manière dont il les interprétait, particulièrement dans ses moments les plus affectés, à la fois sur scène et sur vinyl. Dans ses costumes et son jeu de scène, dans sa multitude de personnages et, surtout, dans cette passion affectée pour la grandiloquence, il rappelle également la vieille magie des nuits au cirque, au carnaval et, bien sûr, à l'opéra. (Vous souvenez-vous de ces combinaisons moulantes décorées d'immenses faux yeux? Du pur surréalisme de cirque.)

Tout cela pour dire que, dès le départ, lorsqu'il était affublé de satin, de chiffon et de vernis à ongles noir, il y avait quelque chose d'exotique, d'étrange dans Freddie Mercury. Bon sang, mais pensez à ces costumes à la Zandra Rhodes! Quel autre groupe de rock, à part peut-être les Stones au début des années 70 et les New York Dolls, un groupe si incompris et si méconnu, se serait donné tant de mal pour avoir l'air si délibérément efféminé si tôt dans sa carrière? (De façon intéressante, l'image de Freddie devient moins bizarre, moins outrée, à partir du moment où il accepta et embrassa sa sexualité. Il réduisit alors ses costumes à des expressions presque caricaturales de l'homosexualité : le macho moustachu, le clone vêtu de cuir, le drag queen, le narcissiste en short noir et tee-shirt Flash. Mais toujours l'humour qui s'autodénigre : le costume en cuir était parfait, à l'exception des chaussons de ballet et des chaussettes. Comme s'il voulait se moquer de lui-même, de son propre ridicule vestimentaire avant que quelqu'un d'autre ne le fasse. Qu'en aurait donc pensé Freud?)

À l'occasion de l'Exposition Photographique sur Freddie Mercury, la célébration posthume de sa vie qui fut présentée au Royal Albert Hall de Londres (pas de demi-mesure, même dans la mort), Waldemar Januszczak écrivit : "Transplanter des niveaux de fantaisie qui appartiennent aux 1001 Nuits, voilà ce qu'a réussi à faire Freddie". Pour un simple showman, ce n'est pas rien. Pour moi, Freddie était un jeteur de sorts, un créateur de personnages, de masques et de mythologies, un fantaisiste. "Beaucoup de mes chansons sont de la fantaisie. En fait, ce sont purement et simplement des petits contes de fées. Je peux inventer un tas de choses car c'est le monde dans lequel je vis". Rétrospectivement, on se rend compte qu'il était capable de créer et, peut-être plus crucialement, de réaliser ses fantasmes sur la scène comme dans la vie.

Sa vie été vécue sous la lumière des projecteurs et des flashes, mais rien ne l'a dépouillé de son âme ni, comment ses dernières années l'ont prouvé, de sa dignité. Il demeura un showman et un caméléon jusqu'au bout; à la fois une diva qui posa pour la galerie jusqu'au rideau final et une personne intensément privée qui, même dans la mort, a toujours fait les choses à sa manière. Aussi insaisissable et versatile que son nom adopté, Freddie Mercury était unique, et le monde de la pop est un endroit moins glamour, moins extravagant depuis qu'il n'est plus là. Mais nous pouvons être certains d'une chose: il n'y en aura jamais deux comme lui.